

Toutes les bêtes de la création semblaient avoir été massacrées pour vêtir le cadavre de la tante Taéko : ragondins, martes zibelines, écureuils gris, blaireaux... On chuchotait un peu partout, derrière les piliers et dans les travées. Un papillon tournoyait et se cognait aux fenêtres du temple. Le bonze progressait lentement sous le rameau de sakaki.

Le catafalque sur lequel on avait déposé la tante Taéko était large et long. Une ancienne coutume d'Okinawa avait voulu qu'on laisse son cercueil grand ouvert. Un rayon oblique le coupait en deux, mais on la devinait affaissée sur le capiton. La lumière des cierges vibrait et se répandait sur tous les reliefs de sa peau. Cette lueur miroitait avec une harmonie étrange sur son gros visage, un visage aux pores

dilatés qui avait la teinte de certains fruits malsains.

Les mains de la tante Taéko étaient courtes et déformées par des nœuds à la première phalange. Violetes malgré la couche de vernis, les ongles se détachaient de la peau surabondante des doigts. Les orbites des yeux étaient assez enfoncées. Un filet de sang bordait les paupières, des paupières membraneuses qui donnaient à sa tête un sous-entendu de reproche ou d'avertissement.

Décidé mais vigilant, le bonze referma la bière. Quelques personnes s'agenouillèrent, puis il embrassa l'autel et fit face à l'assistance. Deux bâtons d'encens à la main, il commença à psalmodier avec un fort accent du Hokkaidô. Un piétinement de chaussures et des chaises dérangées qui crissaient sur la dalle l'interrompirent.

L'année du Cochon battait son plein dans toute l'Asie. Bien sûr, ce signe détestable était neutralisé par une lune noire au-dessus de l'archipel japonais, mais on n'arrêtait pas la roue des conflits. Tout s'expliquait, et tout devait aussi s'aggraver. Ce n'était sûrement plus qu'une question de jours, voire d'heures, selon le vieil almanach lunaire.

Shitâ n'était pas revenu à Okinawa depuis l'année du Chien. Le soleil avait déjà presque parcouru les douze demeures animales. Par un caprice du calendrier, il avait fêté la veille son vingt-quatrième anniversaire. Maître Muskuri, le notaire de sa tante, l'avait averti quelques heures plus tôt, mais il avait moins de retard que prévu.

Il approcha des premiers rangs à pas prudents, voûtant ses épaules dans une tension involontaire des muscles. Il porta sur le cercueil un regard enivré. L'odeur d'antiseptique dégagée par l'encens n'atténuait pas les effluves et la laideur malsaine de l'endroit. Il s'assit en fermant les yeux et cacha son visage dans ses mains. Sa tête oscilla lentement, chaque détail du temple l'emportait peu à peu loin d'ici.

D'une porte de côté, une religieuse entra. Un long murmure courut de bouche en bouche. Elle longea l'autel, s'arrêta au milieu, s'agenouilla face à la dépouille, et, d'un coup de rein, se remit debout. De sa bouche sortait un son qui ressemblait à un râle. Elle toucha la flèche d'Amaterasu, puis quitta précipitamment le temple, rejetant la tête en arrière. La petite sonnette d'un nain tintait, réglant les mouvements des fidèles. Le bonze reprit sa lecture en toussant.

D'un geste de défense, Shitâ sortit son briquet. Ses yeux glissèrent plusieurs fois d'un angle à l'autre de l'orbite avant de s'immobiliser lentement. La lumière du temple était soudain plus vive, les rayons échappés des fenêtres chauffaient ses pupilles : par la deuxième entrée latérale un homme d'une quarantaine d'années était apparu.

Le visage du retardataire, d'un teint mat, ressortait dans le contre-jour des fenêtres. Sa longue silhouette était le centre auquel se rattachaient les fils de clarté, tantôt développés sur l'autel, tantôt brisés par les piliers. Il leva lentement la main, fit un geste à peine visible, posa ses doigts sur ses lèvres, puis s'installa au seuil de la porte et se mit à fouiller mécaniquement dans un sac. Son regard rencontra alors, le temps de briller et de s'éteindre, celui de Shitâ.

Sa montre indiquait trois heures. Il l'enleva et la glissa dans sa poche. La musique cessa. Déjà, la cérémonie qui allait prendre fin n'était plus qu'une impression vague, mais quelque chose subsistait que le nouveau silence n'absorbait pas. L'image de l'inconnu, entrevue un instant puis perdue, laissait derrière elle une promesse. Son regard était d'une réalité si proche que Shitâ avait d'abord cru le connaître.

Ses narines bougèrent d'une palpitation rapide, ses lèvres d'un mouvement presque imperceptible, puis cette énergie gagna tout son corps. La raideur de sa nuque, la mollesse de ses membres disparaissaient peu à peu. Il sentait bien encore quelques frissons, mais il lui sembla qu'ils devenaient de plus en plus faibles et finiraient par s'éteindre tout à fait.

Les percussions et les clochettes, actionnées par le nain, annonçaient maintenant le départ pour le cimetière, toutes les têtes de l'assistance se tournaient vers la porte. Le temple qui se vidait n'était plus qu'un tableau vibrant, un entrechoquement de couleurs et de sons. Shitâ s'approcha de Maître Muskuri qui l'invitait d'un geste à rejoindre celui qu'il n'avait pas quitté des yeux. Les présentations n'avaient plus lieu d'être. C'était donc lui le docteur Hikari.

Dehors, le plein jour était aveuglant. La réverbération frappait le parvis du temple et faisait jaillir des carrosseries des reflets brillants qui fatiguaient l'œil. Shitâ monta dans la voiture du notaire. La vue de l'estuaire d'Okinawa, peu à peu distincte, tuait les ombres du temple, mais la lumière qui imposait de tout voir était plus inquiétante encore.

Maître Muskuri était silencieux, ses gestes assez gauches sur le volant. Il semblait myope et portait des vêtements clairs. Son teint oscillait entre le bronzage artificiel et le jaunâtre du travail de bureau. Il avait cinquante ans tout au plus, son visage était assez banal, mais ses oreilles impressionnantes. Elles avaient très précisément la forme de l'île d'Okinawa.

Le corbillard roulait vite, sans trop de respect pour la morte. Il prit de l'avance sur le cortège et gravit une allée assez raide bordée par un mur blanc d'où dépassaient des manguiers. Derrière l'enclos qui surplombait la mer, il tourna brusquement et se trouva aussitôt dans l'allée du tombeau.

La tante Taéko n'avait pas voulu être enterrée sous la première pierre venue, comme les habitants d'Okinawa. Elle s'était décidée pour une mini-pagode à cinq étages de l'époque Yoshiro. Sur le fronton, un haïku dont la peinture rouge était à peine sèche :

LA  
QUEUE  
DU FAISAN  
FRÔLE LES PIVOINES

Maître Muskuri esquissa un sourire. La porte, ouverte pour la circonstance, laissait entrevoir la table d'un autel. Des cierges étaient allumés. Dans un frottement de cordes, le cercueil entra rapidement. Le bonze récita les derniers sùtras, le notaire lança une poignée de terre, la bière de pin craqua d'un joli bruit creux.

Derrière la haie qui entourait la pagode, Shitâ regardait autour de lui les tombes les plus lointaines, cherchait des yeux les plus récentes, celles dont la dalle n'avait pas encore pris la teinte grise uniforme. La lumière baissait. Les buissons ressemblaient à de la brume. Le docteur Hikari, à quelques mètres de lui, dessinait une tache claire, mouvante. Il lançait les bras en avant, en arrière, s'accroupissait, se relevait. Un peu partout des silhouettes se contorsionnaient. Shitâ entendait des souffles profonds et réguliers, parfois un craquement d'articulation, une phrase lancée à mi-voix à laquelle répondait alors une autre en écho.

Peut-être était-ce à cause d'un changement de vent, mais le parfum des fleurs n'était tout à coup plus le même. Il avait quelque chose de chimique, de médical qui lui plaisait. Il baissa la tête, humant l'air en cherchant quelque

chose dans ses souvenirs. Il avait déjà senti cette odeur quelque part. Il ne se souvenait plus où, mais il connaissait ces bouffées parfumées et avait soudain une envie lourde de rester là. Un besoin de paresse inconnu paralysait peu à peu son esprit.

Il tourna la tête en fermant les yeux. L'espace d'une seconde, tout lui parut possible. Il aimait ce cimetière tropical, ces coteaux labourés encore et encore, ces rangées de flèches avec leurs bras étendus qui descendaient jusqu'à la mer. Il comprenait tout à coup que le moment était venu, qu'il était là pour entendre sa sentence. Il savait que la mort tant souhaitée de la tante Taéko n'était qu'un accident, qu'une péripétie négligeable au regard de ce qui allait suivre.

2

LA  
TORTUE-LUTH  
OUVRE D'ABORD  
UNE PAUPLÈRE, PUIS L'AUTRE.



Guidé par le notaire, Shitâ fit le tour de la propriété. Les volets rouge mangoustan de la villa étaient hermétiquement fermés. Par chaque brèche un moment ouverte au flanc des nuages, de brefs rayons obliques couraient d'une extrémité à l'autre de la mer.

Ils marchèrent un moment côte à côte en silence. Des oiseaux aquatiques passaient dans le ciel. Ils poussaient comme des petits cris de jouissance. Le chemin qu'ils suivaient était sûrement ce même sentier en bordure de plage qu'avait descendu la vieille femme avant le tsunami.

Shitâ mouilla sa bouche d'un coup de langue, puis resta un instant à mordre sa lèvre supérieure, le cou tendu, le menton haut. Un peu au-dessus de la berge, la pente était plus

escarpée. Ils la remontèrent rapidement puis s'arrêtèrent pour souffler. Le parfum du jardin avait quelque chose d'écœurant. Le parc grillagé qui entourait la villa s'ouvrait sur la mer par un large portail d'où montait l'odeur des eaux que la tempête avait gonflées d'une argile brune, pleine de débris végétaux. Côté route, une terrasse gazonnée longéait un muret garni de gros hibiscus déchirés par les vents marins. Malgré la saison, une table avait été dressée dans le jardin. Ils s'y installèrent peu avant que le taxi du docteur Hikari ne franchisse les grilles.

Le cadavre de la tante Taéko avait été remonté trois jours après le tsunami. Son corps, gonflé par les gaz de putréfaction, était à moitié nu, ses vêtements déchirés. Les photos montrées par Maître Muskuri étaient floues, le grain grossier : on devinait une sorte de carcasse animale.

Le notaire parla longtemps. Ses mots sonnaient en un incessant bourdonnement. Son corps était légèrement déjeté, l'épaule gauche plus haute que la droite. Avec un sourire apitoyé, il hochait la tête, approuvait de son petit visage chaque phrase du testament. Sa voix s'élevait et retombait aussitôt. Les mots

perdaient leur sens et disparaissaient. Par de grands efforts, Shitâ parvenait par moments à les rapporter à des êtres vivants. Lui-même, «le bienfaisant docteur Hikari» comme le désignait le testament.

Il était assis sur un fauteuil clair. Par une aberration de la lumière, son teint mat faisait exagérément ressortir ses yeux, des yeux d'une mobilité étonnante, dont les pupilles se rétractaient anormalement à la lumière. Son expression était mélancolique quand son regard ne s'arrêtait sur rien. S'il se fixait sur la maison, alors les sourcils se rapprochaient et modelaient une ride perpendiculaire sur le front. L'iris, de brun, devenait quasi incolore, et se tigrerait de points jaunes. Son regard en jaillissait presque meurtrier, puis tout reprenait son calme quand il croisait celui du notaire.

Le vent s'était levé, un vent tiède, un vent du Pacifique qui soufflait par petites rafales.

Maître Muskuri rentra quelques minutes dans le salon pour mettre au point les dernières dispositions, signer les derniers papiers. Le silence du docteur Hikari était incompréhensible. Pas un soupir, aucun signe sur son beau visage. Il appuyait seulement le menton sur sa main gauche.

La maison de la tante Taéko apparaissait maintenant à Shitâ tout entière et si proche. De l'eau coulait goutte à goutte d'un chéneau invisible avec un son métallique qui s'estompait en échos toujours plus lointains. Le jardin semblait dessiné en trompe-l'œil. À travers la haie, la mer paraissait plus foncée, comme si elle avait encore bruni.

Il sortit une cigarette de sa veste, la tête un peu penchée comme pour mieux entendre les paroles qui ne venaient pas. À deux reprises, ses lèvres bougèrent légèrement, ses doigts glissèrent sur le bord de la table, puis sa main droite fit un geste vague, semblant chercher d'autres traits, au fond du passé.

Le notaire réapparut très vite, deux épaisses enveloppes dans les mains. Le docteur Hikari lui fit une petite grimace en prenant ses papiers. Sa lèvre supérieure se recourba lentement, ses yeux firent une dernière fois le tour de la villa et se reportèrent, attentifs enfin, sur le visage de Shitâ. Attendait-il aussi une explication ?

À les voir à cette table, malgré la différence d'âge, on aurait pu dire qu'ils se ressemblaient. Une ironie dans le sourire, quelque chose de calme et de surexcité, d'intelligent et de méchant à la fois.

Shitâ interrogea encore une fois les pupilles du docteur Hikari, monstrueuses à force d'être proches, mais qui n'exprimaient plus rien. L'ombre de la maison semblait avancer vers lui. Par dizaines de centimètres, puis par mètres entiers, la lumière se retirait de la partie du sol qu'occupaient ses yeux. Tout se déroulait comme si ce changement n'était pas un passage, mais une métamorphose, un tournant absolu, incompréhensible.

À la vue de son taxi, il sourit et se leva précipitamment. Il n'avait aucun bagage. Maître Muskuri le salua d'une courte poignée de main et Shitâ le raccompagna comme il put jusqu'aux grilles. Il se creusa un moment la tête à la recherche d'une phrase d'adieu, puis renonça. Il ne trouvait rien à dire. Avec un air de défi, le docteur Hikari s'engouffra alors dans la voiture en lui tendant une carte de visite :

<b>外国人労働者管理センター</b> <small>労働基準局直轄</small>	
<small>建築建設従事者等の外国人労働者管理センターに関する条件等。</small>	
<small>地点：東京都品川區品川三丁目1番地</small> <small>日 時：月曜～ 月曜迄</small> <small>午 時：12時～ 13時</small> <small>休 日：土曜、日曜、祝日、年末年始</small> <small>お問い合わせ：電話、訪問、来場予約、来場口等</small> <small>受付</small>	
<small>電話：03-3541-4313    傳真：03-3541-4309</small>	
<small>* 受付時間の変更は、ご連絡の上必ず事前にお電話ください。</small>	

Le temps d'une seconde, le jardin ne fut plus qu'un brouillard anormalement coloré, une palpitation de formes et de couleurs d'où se détachait la voiture qui démarrait. Shitâ recula de quelques pas obliques et s'arrêta, les mains tombant le long des cuisses. Il resta devant la grille jusqu'à ce que le taxi disparaisse, happé par une boucle de la route, puis il ferma les yeux en maudissant la tante Taéko.